

Témoignage de Jacques Martin :

A la rentrée 1943 commença notre déportation. Double, parce que Pétain en fermant les écoles normales, foyers de républicanisme, nous envoyait au lycée où nous retrouvions, nous les primaires, ceux qui nous avaient quittés à 11 ans pour le lycée, ces transfuges avec lesquels nous nous bagarriions sur la butte du Champ de Mars, mais aussi parce que le lycée de Rennes, comme la plupart des écoles, se repliait au vert pour soustraire les chers petits aux bombardements.

C'est ainsi qu'ayant pris à la gare de Viarmes, le vieux tacot des T.I.V., une troupe hétéroclite de potaches arriva un soir d'octobre dans le petit bourg de Louvigné-de-Bais, où des baraques devaient héberger nos nuits et nos cours.

Pour ce qui est des nuits, on avait disposé des châlits en bois sur lesquels nous disposions nos matelas. Mon frère, entré au lycée en même temps, avait hérité au titre sans doute du droit d'aînesse du seul matelas disponible à la maison et j'avais pris ce qui restait, c'est-à-dire le court matelas et les deux coussins du divan de la salle à manger. Ce n'était pas très souple mais les copains qui voulaient me "virer", comme cela se pratiquait beaucoup, pouvaient faire deux essais avant de me faire tomber.

Les sanitaires étaient spartiates : couvertes, mais en plein air, une sorte de longue auge de fer blanc surmontée d'une rampe de trous qui délivraient l'eau des ablutions, des toilettes rustiques fleurant bon le carbonyl et le crésyl, et des pissoires bizarres en forme de trémie qui permettaient des mictions pleines de fantaisie.



Pour comparaison, dortoirs à Tresbœuf (C. G.C.)

Il arriva qu'un mauvais plaisantin y déposa un colis destiné aux autres toilettes, et le surgé *Pétras* (M. Pierre), nous ayant rassemblés pour dire son indignation et constatant que le coupable ne se livrait pas, déclara qu'il allait "prendre des mesures", formule qui obtint un franc succès et permit à la verve des dessinateurs de donner des interprétations graphiques de ces menaces.

La plupart d'entre nous, citadins, n'avaient jamais été internes et nos familles craignaient beaucoup que la bouffe fût insuffisante en qualité comme en quantité. Et nous avions tous une caisse avec beurre et friandises diverses. Il est vrai que les menus étaient frugaux et peu variés. J'ai longtemps boudé les choux-fleurs pour en avoir ingéré trois ou quatre fois la semaine à la saison, tout juste bouillis, arrosés d'une maigre vinaigrette. Le pain ne manquait pas à Louvigné et nous faisons visite à la boulangerie pour grignoter pendant les études du soir. Certains étaient toujours volontaires pour le pain ; le gentil minois de la fille de la maison n'y était pas pour rien. On ajoutait parfois à ces agapes une friandise spéciale, des pastilles de saccharine, une découverte récente pour nous, qui effervesçait dans la bouche en y laissant un goût amer et sucré à la fois.

Le surveillant affecté à notre étude et souvent à notre dortoir avait reçu le surnom de *Napo*, pour son visage rond dont l'intelligence avait repoussé les rares pilosités en couronne, et pour l'habitude qu'il avait prise de passer deux doigts de sa main droite dans son gilet. Très jaloux de son autorité, il se heurtait à une inertie et une mauvaise volonté passive qui le mettait dans une rage impuissante à trouver des coupables. Il ne s'y retrouvait jamais lorsqu'il nous comptait pour l'entrée au dortoir, sans s'apercevoir que d'aucuns ressortaient par une fenêtre pour repasser devant lui.

Ses rondes nocturnes s'empêtraient dans les sabots gentiment laissés dans le couloir entre châlits et armoires, et ses chutes éveillaient des chahuts qu'il ne pouvait plus maîtriser.

Il devait avoir le sang lourd et en étude il cachait ses somnolences derrière l'apparence d'une profonde réflexion, et sa main droite quittait alors le gilet pour pouvoir soutenir un front si noblement chargé de pensées. Nous le réveillions par les procédés les plus inventifs, dont le meilleur fut sans doute les trains de boîtes d'allumettes auxquels l'époque des hannetons nous permit d'atteler suffisamment de ces coléoptères pour qu'attirés par les lampes, ils déclenchent un carillon d'abat-jour qui le sortait en sursaut de ses cogitations.

Les profs résidaient en partie à Louvigné : *Nénesse* (Renaud) en face la boulangerie, Montpert sur la route de Bais ; *Verkhoïansk*, alias *Fend-la Bise* (Jayles), lui, venait de La Guerche, et sa bicyclette remmenait sa longue silhouette don-quichottesque vers sa femme qui enseignait là-bas les lycéennes. D'autres devaient venir de Rennes et distribuaient leurs cours dans les différentes annexes. Seules les secondes étaient à Louvigné, les premières et terminales jouissant des plaisirs de Lalleu, Tresbœuf ou Thourie.

Celui qui nous a laissé le plus de souvenirs est le Teuf, prof de sciences physiques. Gentil comme tout, mais ronchon et bafouilleur, il alliait à une grande valeur scientifique une compétence pédagogique si relative que chacun de ses cours était un happening. Dartois était un de ceux qui lui jouaient le plus de tours, un jour s'affalant sur son chapeau mou en feignant de vouloir voir de plus près une expérience, une autre fois remplaçant le sodium d'un flacon par de la craie carrée, ce qui fit que Teuf fut très surpris de ne pas voir réussir son expérience. C'était chouette, le sodium, pour faire sur les flaques d'eau des petits bateaux qui s'enflammaient spontanément, insecte argenté crachant et tournoyant...

Une autre fois, pendant un cours, Dartois montait à l'aide de compas, de crayons et de règles, un mobile qui aurait fait rêver Calder, lorsque le Teuf d'une main courroucée, fit voler le tout aux quatre coins de la classe. Mais le brave Teuf regretta aussitôt son geste et revint : " Vous n'écoutez pas, Dartois... mais c'est intéressant, remontez donc votre mécanisme..."

Teuf-Teuf Teuf Le Teuf

La vie d'un surnom est singulière.

L'élève l'adopte en arrivant dans la classe, l'onomatopée lui suggérant un rapport avec le train (vapeur à l'époque).

L'observation de chacun, à chaque génération, enrichit alors le rapport, trouvant une explication nouvelle au surnom.

M. REBUFFE fume, il tourne le volant de « *la machine de Gramme* », ses postillons sont qualifiés « d'escarilles », la remorque fixée à son vélo est assimilée à un wagon...

Peut-être connaissez-vous d'autres versions...

A l'origine (la vraie ?) du surnom : un travail dans les wagons du tri postal, pour payer ses études.

A. Th.

Je dois avouer que j'avais ma part de ces jeux cruels : un jour Teuf entreprit de commencer le cours d'optique et nous réunit dans une salle obscure complètement mais dont l'équipement électrique était sommaire, et le fil d'alimentation, un peu rafistolé, traversait la classe pour atteindre la prise au fond de la classe, juste derrière moi. Ce fut l'occasion d'une série de disparitions et de réapparitions du courant, la pression de mon pied suffisant pour faire interrupteur, à l'embarras du pauvre Teuf mais à la grande joie de tous.

Nos loisirs, c'était d'une part les promenades, souvent en "croco" ou en colonne, au pas en chantant sous la direction de Tarzan, un des profs de gym, vers le bois de Cornillé d'où nous ramenions quelquefois des tracts anglais. C'était pour beaucoup le football devant les baraques, pour Yves et moi la musique. J'avais aussi repris ma fabrication de petits postes à galène dans des boîtes à plumes, sur lesquels un montage ingénieux dont j'ai perdu le brevet permettait de recevoir Radio-Paris (celui dont Pierre Dac chantait, sur l'air de la Cucaracha, "*Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand*"), le poste allemand installé non loin à Thourie, mais aussi et surtout la BBC. Les émissions se superposaient un peu, mais j'avais un carnet de commandes bien garni.

Tous les samedis nous retournions à Rennes pour revenir le dimanche soir, le tout à bicyclette. C'était l'occasion de changer le linge et de ramener quelques provisions. La différence d'heure, Rennes à l'heure allemande et Louvigné à l'heure solaire, soit deux heures, avait pour conséquence qu'enfourchant nos bécanes au lycée à deux heures le samedi après-midi, nous arrivions à la maison à près de six heures, alors que le dimanche soir nous avions tout notre temps puisque nous arrivions "avant de partir".

Le trajet n'était pas sans danger et un jour où nous passions près du T.I.V. dans la côte de Domloup, deux Spitfires vinrent le mitrailler. Il resta d'ailleurs là pendant tout l'été 44 et essuya plusieurs fois le feu des mitrailleuses aériennes.

Une grande fête fut organisée par le lycée pour la population de Louvigné, et sans doute aussi pour nous occuper sainement. Au programme une pièce de Labiche et des chœurs, mais aussi un numéro de clowns où Dartois put déployer ses talents avec Robert et le copain Buchet. Il faut dire qu'ils eurent beaucoup plus de succès que la partie musicale du spectacle, pourtant de valeur.

Notre orchestre, (Yves, les Renaud et moi, augmenté de la future femme d'Yves, Annick), fit de brillantes prestations, et le père Guézennec chanta quelques airs d'opéra, aidé d'une jolie vache qui, sans doute charmée par les contre-ut, voulut pousser elle aussi sa note, ce qui fit que Dartois entreprit de se muer en cow-boy pour l'éloigner, spectacle dont d'aucuns préférèrent le burlesque au bel canto...

Gérard Dufeu, le commis de la ferme du Pin, nous avoua après : "*Quand je vus l'Bouézinec avec son violon et l'aoute ô sa queusse enteur les quiëttes -c'était le violoncelle de madame Renaud-, je m'n'allis bère eune bolée*".

Que d'écueils alors dans l'acculturation musicale des populations rurales !

Vint le 6 juin, le débarquement. J'étais à Rennes, mais ma mère voulut me raccompagner à Louvigné où Robert était resté.

Elle eut toutes les peines à rentrer à la maison en évitant les barrages par les petits chemins pour éviter la réquisition de son vélo.

Au lycée on ne savait pas très bien quoi faire de nous. Les convois allemands remontaient vers la Normandie et nous trafiquions les poteaux indicateurs pour les retarder. Nous n'eûmes pas le temps de poursuivre ces jeux dangereux car le lycée ferma.

Beaucoup retournèrent chez eux mais quelques-uns, dont Robert et moi, furent confiés à des fermières dont les époux étaient prisonniers, pour les aider aux travaux des champs.

Jacques Martin



Au bois de Cornillé
(Classe entière - coll. JL)